

Zitierhinweis

Fry, Carole: Rezension über: Nicolas Lévi, *La révélation finale à Rome. Cicéron, Ovide, Apulée*, Paris: PUPS, 2014, in: *Museum Helveticum*, 72(2015), 2, S. 230, DOI: 10.21245/rec.ant.1083958872, heruntergeladen über Website



copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

que *Un autore alla ricerca del nuovo, Introduzione al Truculentus di Plauto*. Parfois, les indications de publication ne sont pas claires. Carole Fry

Nicolas Lévi: La révélation finale à Rome. Cicéron, Ovide, Apulée. Presses de l'université Paris-Sorbonne, Paris 2014. 537 p.

La révélation finale à Rome! Le titre de l'ouvrage a un côté tapageur qui siérait bien à l'un de ces romans signés par un bas épigone de Dan Brown, et sans doute serait-il faire preuve d'un mal venu surcroît de mauvais esprit que de mettre en doute la rédaction romaine des *Métamorphoses* d'Apulée, quand il ne s'agissait que de faire un bon titre selon cette mode très française qui veut de l'accroche puis du sous-titre explicatif. Je persifle mais je ne le devrais pas car ce livre vaut mieux que son titre. Le but que se fixe Lévi est de mettre en comparaison inédite le *Songe de Scipion*, le discours de Pythagore tel qu'il se lit dans le dernier livre des *Métamorphoses* d'Ovide et enfin le livre 11 de celles d'Apulée. Ces trois extraits ont pour trait commun de mettre en scène une révélation au sens que lui donne la mystique. Par force de sujet, l'ouvrage est ordonné comme la concaténation de trois monographies que l'on trouvera très indépendantes les unes des autres. On aurait aimé une pensée plus intégrative qui aurait conduit l'auteur à mettre en comparaison des thèmes et non de blocs d'œuvres. Et de fait, ce ne sont qu'onze maigres pages (455–465), dont une moitié sont consacrées au *Nachleben* du motif étudié, qui viennent lier quelques centaines de pages – on reste sur sa faim. Quelle que soit la qualité de l'ensemble, il demeure une impression d'inachevé d'autant plus prégnante que l'ensemble aurait gagné à une réécriture qui l'aurait concentré, allégé et débarrassé de ses lourds atours doctoraux ainsi que d'un « nous » accablant d'être constant et dont les auteurs français seraient bien avisés de se débarrasser, sauf à laisser croire à quelque psychose qui les diviserait en une foule indéterminée d'énonciateurs. Le travail de L. reste cependant d'une utilité bien réelle par le commentaire fouillé qu'il propose de passages de grande célébrité dont la tradition scientifique méritait une synthèse. Sous cet aspect particulier, le travail de L. sera plus utile aux spécialistes des auteurs qu'il aborde qu'aux historiens des religions soucieux d'apocalypse. Carole Fry

Philippe Le Doze: Le Parnasse face à l'Olympe. Poésie et culture politique à l'époque d'Octavien/Auguste. Collection de l'École française de Rome 484. École Française de Rome, Rome 2013. X, 664 p.

Les liens entre littérature et pouvoir à l'époque augustéenne ont retenu depuis longtemps l'attention des savants qui ont parfois manqué de la distanciation nécessaire pour évaluer ce phénomène et ont livré des jugements largement influencés par la conjoncture politique ou les valeurs esthétiques de leur siècle.

P. Le Doze, dans ce volume issu de sa thèse en Histoire ancienne soutenue en 2010 à l'Université de Nantes, revient sur la question pour l'aborder en historien, en partant de la réalité politique et sociale de l'époque et en se focalisant tout autant sur le point de vue d'Octavien/Auguste et de l'aristocratie que sur l'appréciation que livrent les poètes de leur rapport au pouvoir.

Le volume est structuré en 3 parties, toutes pourvues de conclusions partielles et générales bienvenus. Dans la première, Le D. évalue le rapport entre Auguste et les poètes en commentant les concepts d'idéologie, de propagande ou de censure à la lumière de la conjoncture politique et sociale de l'époque. Parmi les moyens qu'Auguste avait à disposition pour asseoir son *auctoritas* et gagner le consensus (p. ex. les *acta diurna*, l'évergétisme...), la poésie n'apparaît pas à Le D. comme un moyen de propagande adéquat: il en veut pour preuve le silence des poètes à certains égards, leurs positions parfois en désaccord avec le discours officiel, l'ambiguïté du message poétique et son public restreint. Dans la deuxième partie, l'auteur étend l'enquête aux aristocrates romains, et à Mécène en particulier, et considère leur relation avec l'entourage poétique comme étant bénéfique aux deux camps. La troisième partie est focalisée sur les ambitions politiques des poètes proches de Mécène (l'A. renonce à la dénomination restrictive et normalisée de «cercle littéraire», au vu des spécificités de ce réseau) dont Le D. affirme la genuïté du verbe, garantie par la perception que ces poètes avaient de leur statut de *uates* et par leur volonté d'exercer une influence sur le régime naissant et sur la société grâce à une «pédagogie du modèle» (qui «suppose que l'on